

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POIR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00 POIR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POIR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00 POIR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 7 MARS 1907

80ème Année

La défaite des Russes et ses causes.

Le livre de Kouropatkine.



Nous avons mentionné la publication du livre du général Kouropatkine, sur la guerre de Mandchourie, et nous avons dit que les tristes révélations qu'il avait apportées sur les terribles événements qui ont agité le monde et dont la répercussion sera immense.

Une nouvelle dépêche résume d'autres parties de ce rapport public de l'ancien général en chef des armées russes. Elles seront encore plus précises et plus formidablement accusatrices qu'on pouvait l'imaginer.

Parmi les principales causes de la défaite, le général place l'existence insuffisante d'une seule voie ferrée entre l'Europe et le champ de bataille. Jamais il n'eût de troupes en nombre suffisant pour prendre l'offensive.

Les Japonais ont, au contraire, suppléé à leurs besoins par trois moyens :

- 1° En combant les vides aussitôt après la bataille et même pendant le combat.
2° En maintenant toujours les compagnies à leur effectif normal.
3° En organisant de nouveaux corps.

C'est ce que les Russes n'ont jamais pu faire. Bien des compagnies d'un effectif de 215 hommes n'en comptaient en réalité que 140 ou 150. A Moukden, il y avait un déficit de 500,000 hommes.

Le général insiste sur l'avantage donné aux Japonais sur leur suprématie navale, leur point d'attache sur le continent même et la sympathie que les populations avaient pour eux. Ils étaient généralement prévenus de tous les mouvements des Russes.

Le Japon était également soutenu par l'importance économique de sa victoire. Il était prêt depuis dix ans. Les troupes comprenaient la situation et firent preuve d'un patriotisme dont on n'a pas d'exemple.

Les Russes, d'autre part, ont été contraints à la guerre. La concentration s'est faite dans un pays hostile et inconnu.

L'encouragement moral de la nation entière a toujours manqué aux armées russes. Le général Kouropatkine insiste sur l'attitude révolutionnaire des réservistes, déplore les attaques qui furent portées contre les officiers, toutes choses qui contribuèrent puissamment à la démoralisation de l'armée, d'autant plus que les causes réelles de la guerre n'avaient jamais été bien expliquées aux troupes.

Kouropatkine expose que, dans les guerres contre Charles XII et Napoléon Ier, le peuple russe était entièrement dévoué au Tsar et prêt à tous les sacrifices.

Si la Grande Russie, unie au Tsar, avait, dit-il, désiré d'une façon énergique et unanime de vaincre le Japon et n'avait pas reculé devant les sacrifices, la vaillante

armée russe, soutenue par la confiance de l'Empereur et du peuple, aurait lutté sans éprouver de crainte et sans égarer ses forces jusqu'à la défaite de l'ennemi.

Le général Kouropatkine reproche au général Bilderling d'avoir entièrement ignoré ses instructions lors des opérations qui ont précédé la bataille du Chaho. Il formule le même grief contre le général Kennenkampf et déclare que ces actes de désobéissance ont été une des causes des revers des Russes. Il constate, d'un autre côté, que les cartes d'état-major dont disposaient les généraux russes étaient loin d'être exactes, et que l'indication des routes y était tout particulièrement défectueuse. Le général Kouropatkine dit en outre que les officiers qui commandaient les différentes unités ne comprenaient pas le plan des opérations, que cela donna lieu à beaucoup de désordre, et que, pour cette raison, on ne put, malgré tous les efforts isolés, obtenir aucun succès complet. On combattait, dit-il, non par corps d'armée, mais par régiments.

Dans une note sur les opérations de ce corps sibérien et du général Kennenkampf, le général Kouropatkine dit : "Ivanoff et Kennenkampf ont refusé d'exécuter le mouvement offensif. Grâce à cette inaction du 1er corps, le 29 septembre, 10 bataillons sur 53 ont pris part à la bataille. On a poursuivi plusieurs buts à la fois. Les troupes qui se sont bien battues se sont, sur toute la ligne, retirées trop tôt. Il n'y avait pas de plan général."

Le jour suivant, des dimensions plus graves encore se produisirent. Des ordres ne furent pas exécutés, et le général ébola, par le menu, toute cette indiscipline, citant tout particulièrement le cas d'un général qui resta inactif avec toutes ses troupes, alors que le sort de la bataille se décidait sous ses yeux. "Ceci, dit-il, n'est pas une faute, mais un crime."

Le seul général dont la conduite ne peut être qualifiée de stupide ou criminelle, c'est le général Mitchenko.

Tout est expliqué maintenant. Tout le monde voit dans une lumière éclatante les raisons de la défaite des Russes. Cette défaite était fatale. Une plus longue lutte ne pouvait empêcher les destins de s'accomplir.

D'un côté un patriotisme exaspéré, un enthousiasme exalté, une obéissance absolue, un armement excellent.

De l'autre côté, le doute et l'indifférence, la désobéissance des subordonnés, la défectuosité des armes.

L'issue des batailles était inéluctable.

L'armée russe se renforçait de jour en jour, mais l'armée japo-

naise, plus près de sa base d'opération se renforçait toujours dans des proportions équivalentes. De part et d'autre les qualités et les défauts ne se modifiaient pas. De nouveaux combats se seraient terminés comme les précédents.

On a trop exagéré la stratégie japonaise qui, en réalité, a été très médiocre depuis le premier jour jusqu'au dernier jour de la campagne, mais il est deux choses qu'on ne pourra pas exagérer : le patriotisme et la discipline des Japonais.

Ce sont ces deux qualités essentielles qui leur ont procuré la victoire.

Quant les Russes, qui possèdent ces mérites à des degrés supérieurs, les auront reconquis, ils pourront espérer d'autres victoires et une nouvelle gloire.

Le général Kouropatkine a dit le mal. Il est urgent de le guérir radicalement.

LA Dernière Fille DE Louis-Philippe

La Princesse Clémentine de Saxe-Cobourg, qui avait fort bien supporté le voyage de Sofia à Vienne, est morte il y a quelques jours, au palais de Cobourg.

Les médecins qu'elle venait de consulter n'avaient trouvé aucun symptôme pouvant faire craindre une catastrophe imminente. La Princesse s'est évanouie subitement, tous ses enfants sont accourus pour l'entourer, mais elle n'a pu reprendre connaissance à cause de la faiblesse du cœur.

La semaine dernière, tous les Français fidèles au passé, suivaient avec anxiété les bulletins de santé envoyés quotidiennement du palais de Sofia à Paris. On se plaisait à espérer que la robuste constitution de l'austère malade triompherait d'une grippe bénigne en apparence et brave-ment sa grande vieillesse contre les influences de malheur qui flottent dans cette atmosphère d'hiver.

Une automobile chauffée transportait à la gare de Sofia la Princesse Clémentine, faible encore, mais tout à fait remise. Les précautions de la tendresse la plus délicate avaient été poussées si loin qu'un couloir fermé reliait la voiture au wagon-salon dans lequel prirent place, avec leur mère, le Prince Ferdinand de Bulgarie, l'Archiduchesse Clotilde, les Princes Philippe et Auguste de Saxe-Cobourg, ainsi que l'Archiduchesse Elisabeth et le médecin.

Pour éviter les fatigues d'un trop long trajet, les Princes obtinrent que leur mère se reposât à Vienne avant de continuer son voyage pour Menton, et la journée fut excellente.

Lorsqu'il y a trois mois à peine, rare Français égaré dans la jeune Bulgarie, dont la Princesse Clémentine suivait avec orgueil les rapides progrès et dont elle essayait de pressentir l'heureux avenir, j'eus l'honneur d'être reçu par la mère du souverain, je ne pensais pas avoir si vite la douce tâche d'esquisser ici la vie de la doyenne des Princesses de l'Europe, de la dernière survivante des enfants de Louis-Philippe Ier, roi des Français.

Née au Palais-Royal le 3 juin 1817, "Mademoiselle de Beaujolais" quitta la France en 1843, pour suivre en Autriche le Prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, Duc de Saxe, major-général autrichien, lieutenant-général saxon, frère du Roi de Portugal, de la Duchesse de Nemours, cousin germain du Prince Albert d'Angleterre, neveu de Léopold Ier, Roi des Belges.

Chef de la branche catholique établie en Hongrie par le mariage de son père avec l'héritière des biens immenses des princes de Kohary, le Prince Auguste donna à celle dont il admirait la haute intelligence et le cœur exquises près de quarante ans de bonheur sans nuage. En montant le

grand escalier du palais de Sofia, on remarque un beau tableau représentant un amiral français grand-croix de la Légion d'honneur. C'est le père du souverain qui a su, depuis son avènement, donner à la Bulgarie une impulsion, un épanouissement dont l'Europe est étonnée, dont la France, si aimée là-bas, est reconnaissante.

La Princesse Clémentine avait une prédilection marquée pour le Prince Ferdinand. Comme elle sut le consoler lorsqu'il eut la douleur de perdre la Princesse Marie-Louise de Bourbon Parme, si prématurément enlevée ! Avec quelle sagesse elle l'encouragea à porter le lourd fardeau des responsabilités qu'il avait assumées pour la prospérité de ce pays récemment destiné sur la carte de l'Europe.

"La Princesse Clémentine est le premier homme d'Etat que j'aie rencontré dans ma longue vie," prête-t-on au vieil Empereur François-Joseph, et il est permis de croire que plus d'une fois il consulta et écouta sa parente. N'avait-elle pas l'intelligence de son frère, le Duc d'Aumale, l'esprit prompt et la mémoire impeccable du Prince de Joinville, avec ce savoir-dire, ce savoir-faire de la femme qui conquiert les cœurs.

Cette Princesse restée si Française aimait la France avec une ardeur raisonnée, elle n'en désespérait pas ! Ne pouvant rien faire directement pour elle, elle voulait qu'entre les deux nations si chères à son âme royale, il y eût des sympathies et des relations très cordiales.

Le superbe palais de Cobourg est la plus grande demeure princière de Vienne.

Depuis la mort du Prince Auguste, les appartements de réception sont restés fermés. La Princesse Clémentine s'arrêta parfois au palais de Cobourg avant d'aller au château d'Ebenthal. C'est là que, dans sa chambre du premier étage, près de la fameuse galerie des ancêtres, la mort impitoyable l'a prise, debout jusqu'au dernier jour, entourée de ses quatre enfants, qui, pour avoir conservé si longtemps la dernière représentante d'une génération entrée dans l'histoire, trouveront le vide plus cruel encore.

Venue à Paris au printemps dernier, elle avait promis une nouvelle visite à ses neveux, qui lui vouaient une si respectueuse admiration. Tout était prêt à la villa des Lucioles, à Menton, pour la recevoir. Elle ne devait pas mourir sur la terre française, sous le ciel bleu dont ses yeux si vivants semblaient avoir dérobé l'azur.

Ce n'est pas à Dreux non plus que son cercueil sera ramené. La Princesse Clémentine ira dormir son dernier sommeil dans la sépulture des Cobourg, où sa place près du Prince Auguste est prête.

Toutes les Cours d'Europe seront représentées aux obsèques. L'Empereur d'Autriche est venu faire une visite de condoléances de vingt-cinq minutes au palais de Cobourg. Les autres membres de la maison impériale présents à Vienne sont venus également tous.

Le mariage de Monsieur le Duc d'Orléans, son petit-neveu, avec sa petite-fille, l'Archiduchesse Marie, fut son œuvre. Ce deuil atteint donc doublement le chef de la Maison de France, qui avait pour elle la plus grande affection. Madame la Duchesse d'Orléans aimait tendrement sa grand-mère.

Dans sa longue vie, que de pages tristes mêlées aux heures joyeuses ! Mais on y remarque toujours la même énergie, la même hauteur d'âme, la même élévation de sentiments, la même jeunesse d'esprit dans la majesté sereine de sa splendide vieillesse.

Dernière de son temps, elle a eu la douleur de fermer bien des yeux trop cher ! Dieu avait béni, multiplié sa descendance, qu'elle a vue jusqu'à la quatrième génération.

Ses petits-enfants, les orphelins de Sofia surtout, les Princes Boris, Cyrille, les Princesses Eudoxie et Nadejda trouvaient dans l'aïeule adorée le charme du temps passé et la vivacité d'une perpétuelle jeunesse !

La Princesse Clémentine ne laissera malheureusement pas à la

postérité les mémoires intéressants qui nous auraient fait revivre tant d'années en arrière. Elle meurt emportant avec elle bien des secrets ; elle eut la confiance de maints grands personnages, qu'elle savait écouter et conseiller, alors qu'ils ne lui mesuraient pas leur confiance.

Son dernier mot, qu'il me soit permis de le citer ici : lorsque, l'automne dernier, je baisais sa main, en la quittant, la Princesse Clémentine exprima bien la constante préoccupation de son cœur maternel : "Surtout quand vous rentrerez en France, faites-y bien connaître et aimer la Bulgarie !"

Puis elle ajouta : "Je vous donne ma bénédiction !"

Ces paroles n'étaient pas seulement pour moi, mais pour mon pays, qui perd aujourd'hui avec une des plus grandes figures du siècle passé, sa plus sincère amie !

Cette suprême bénédiction devait être, hélas ! un éternel adieu !

LE PROCES THAW.

Déposition de la mère du prévenu.

New York, 6 mars — Quoique la défense ait démontré jusqu'ici par le témoignage de ses propres experts que Thaw était fou le jour où il a tué Stanford White elle n'a fait encore aucune tentative pour démontrer que son état mental s'est amélioré et qu'à l'heure actuelle il jouit de toute sa raison.

Ni le Dr Evans, ni le Dr Wagner, les deux aliénistes qui ont examiné le prévenu dans la prison des Tombs, n'ont exprimé leur opinion sur son état mental actuel ; ils se sont bornés à déclarer que lors de leur dernière visite l'état de Thaw s'était visiblement amélioré.

La défense a cité un autre expert, le Dr Graeme M. Hammond, qui n'a pas encore déposé et qui depuis le commencement du procès a assisté à chaque audience.

On suppose que lorsqu'il sera appelé à la barre il témoignera que Thaw est complètement rétabli de la "tempête cérébrale" et des autres signes d'insanité dont il souffrait lorsqu'il a commis le crime.

Le célèbre pugiliste "Batling" Nelson était dans la salle ce matin à l'ouverture de l'audience.

Il occupait avec son manager M. William Nolan, un siège directement en arrière du prévenu.

Le Dr Charles G. Wagner, dont le contre-interrogatoire a commencé lundi après-midi est de nouveau appelé à la barre. M. Jerome lui pose diverses questions sur le testament fait par Thaw le soir de son mariage.

Le district attorney pose ensuite sur un témoin la question suivante : "Docteur, y a-t-il eu une période entre 1903 et 1905 pendant laquelle le prévenu était en possession complète de ses facultés mentales ?"

Le Dr Wagner réfléchit un instant et répond : "Il y a plusieurs mois durant cette période dont je n'ai aucun record. Il est cependant possible que l'état du prévenu se soit amélioré à cette époque."

M. Jerome pose ensuite à l'expert diverses questions sur des ouvrages de psychiatrie et lui demande son opinion sur leurs auteurs.

Pendant plus d'un demi-heure l'interrogatoire ne se déroule que sur des questions purement techniques.

A ce moment un léger incident se produit dans la salle. Un homme âgé s'avance vers le prévenu lui serre la main et engage une conversation animée avec lui.

Un huissier s'avance mais l'avocat O'Reilly s'interpose entre lui et le visiteur qui après avoir encore échangé quelques paroles cordiales laisse la main de Thaw et s'éloigne rapidement.

Le prévenu s'est absoûment refusé à divulguer le nom de ce visiteur, mais on prétend que c'est un habitant de Pittsburg ami intime de la famille Thaw.

Le procureur interroge ensuite le témoin sur les événements qui se sont déroulés dans le Théâtre du Madison Square Garden, le soir du drame. Il lui demande si les actes du prévenu dans cette soirée, puis séparément, pour-

Le seul aliment composé de blé qui soit parfaitement nourrissant est le biscuit soda, et pourtant—le seul biscuit soda duquel ceci soit réellement vrai est le Uneda Biscuit. Dans un paquet à l'épreuve de l'humidité et de la poussière. NATIONAL BISCUIT COMPANY.

Banque du Peuple PRES DE LA POSTE PAIE 4 POUR CENT SUR LES EPARGNES. prière le serment d'usage et pendant qu'elle prend place dans une chaise réservée aux témoins l'huissier annonce "Harriet Copley Thaw." Le prévenu, assis en face de sa mère, semble extrêmement nerveux. A une question posée par M. Delmas, Mme Thaw répète son nom, puis d'une voix basse que l'on a quelque difficulté à saisir, elle déclare avoir remarqué un changement dans l'état de son fils lorsqu'il est venu à Pittsburg en 1903. Sa pensée paraissait absente et il semblait avoir perdu tout intérêt de vivre. Mme Thaw paraît profondément émue. Elle pleure pendant qu'elle décrit le changement qui s'est produit chez son fils au retour de son voyage d'Europe avec Evelyn Nesbit. "Pendant le temps que votre fils Harry a séjourné à la maison, vous avez remarqué quelque chose d'anormal dans son état ?" demande M. Jerome. "Voulez-vous s'il vous plaît nous décrire le changement qui est survenu ?" "Il semblait avoir perdu tout intérêt. Sa chambre était près de la mienne. Souvent pendant la nuit j'entendais des sanglots étouffés. Parfois, lorsque je m'éveillais à une heure avancée de la nuit, j'apercevais un filet de lumière passant sous sa porte et souvent je l'ai trouvé assis à 3 et 4 heures du matin. "Il me disait alors qu'il lui était impossible de dormir et qu'il était donc inutile qu'il se mit au lit. Je ce suis pas d'une nature curieuse mais en le voyant si abattu je ne pouvais m'empêcher de lui demander ce qu'il avait. Il me répondait qu'il lui était impossible de me raconter son histoire. "Vous a-t-il une fois, en réponse à vos questions, librement fait le récit de sa vie ?" "Il me l'a fait librement une fois, alors que j'insistais."

AU SUJET DE CERTIFICATS DE PIANOS. Il nous est donné à entendre que la Nouvelle-Orléans et le territoire environnant ont été submergés de certificats de pianos de montants divers, et nous en possédons nous-mêmes un portant un nombre au-dessus de 3000. La L. GRUNEWALD CO., LTD. ne refuse jamais la concurrence et consent par ce fait à accepter tous les certificats de pianos sur pianos ou instruments jouant du piano, quel que soit le montant de pianos par lequel ces certificats ont été émis. Cela signifie pratiquement une réduction dans les prix pendant 30 jours. Profitez de la qualité GRUNEWALD : ayez un meilleur piano avec la même réduction. L. GRUNEWALD CO., LTD. 733 RUE DU CANAL.